



Centre Théologique
Meylan-Grenoble



Mouvement Chrétien des Retraités

Cycle de conférences MCR-CTM 2017-2018 « DÉLIVRE-NOUS DU MAL »

1

OUVERTURE

relecture des deux premières conférences par Philippe MOUY

Nous buttons sur le mal. Le poids du mal dans nos vies : il ravage le monde, il détruit les hommes, il défie la pensée. Dans les deux premières conférences, il ne s'agissait pas d'expliquer l'origine du mal, de rechercher des responsables, mais de découvrir des expériences de vie bibliques avec Isabelle CARLIER, et humaines avec Christine GRAVEN.

Le mal est l'homme mal-heureux, victime d'un mal-faiteur. Le mal apparaît d'autant plus scandaleux qu'il vient casser une vie de bonheur.

Le 6 octobre 2017, 1ère conférence « Le mal et la souffrance : expériences, questionnements et réflexion dans la Bible avec Isabelle CARLIER

Isabelle nous a invités à suivre la démarche biblique à partir d'expériences de vie racontées. A la source du mal, il n'y a pas de réponse immédiate, toute faite, définitive, mais des réponses diverses. La Bible nous propose un compagnonnage avec quelques figures :

- Expérience de Job : un juste accablé par le malheur qui reste imperturbablement fidèle et qui découvre que la souffrance peut être chemin vers Dieu ;
- Expérience de la veuve de Sarepta rencontrée par le prophète Elie.

La souffrance n'est pas première dans la Bible. Ce qui est premier, c'est le don de la Création. L'horizon de la vie bonne est au début et à la fin : « Dieu vit que cela était bon », « voici que je fais toutes choses nouvelles ». Nous sommes dans l'entre-deux en germination.

Les psaumes sont la prière des souffrants avec les souffrants. Dieu entend, visite les personnes souffrantes, intervient auprès d'elles.

Avec le Christ, Dieu apparaît encore plus comme agissant et non expliquant. Il remet l'être humain debout. Le mal est une puissance à combattre (cf. le Serviteur souffrant auquel s'identifie le Christ). La souffrance du Christ constitue le lieu du salut.

Martin BUBER : « Dieu demeure là où on le fait entrer ».

Le 27 novembre 2017, 2ème conférence « Quand la foi permet de vivre l'invisible » avec Christine Graven.

Christine témoigne rencontrer des personnes solides traversant des épreuves qui fragilisent leur vie quotidienne. D'où leur vient cette solidité ? De cette expérience faite par Jésus lui-même qui a déclaré : « Je te loue Père, d'avoir caché cela aux sages et aux savants et de l'avoir révélé aux tous petits » (Mt 11, 27). Ces personnes se sentent petites. Comment ont-elles trouvé appui sur Dieu pour s'en sortir ?

Qui sont ces petits en manque dont la vie dépend des autres ? La pyramide de Maslow présente l'échelle des besoins pour vivre. Les personnes rencontrées manquent de plusieurs atouts mais vivent quand même.

« Qu'est-ce qui fait vivre encore quand tout s'écroule ? » Cf. Etienne GRIEU.

- Une présence en chaque être humain : la force intérieure, une sorte d'énergie de vie, de confiance en soi, de résistance, un souffle vital à préserver, une envie de se battre pour vivre encore, une force assimilée à la présence de Dieu comme source d'énergie ;
- Une capacité à se donner une visée, des aspirations, des rêves à réaliser ;
- Un appel que l'on a entendu, quelqu'un qui tend la main, qui dit « j'ai besoin de toi ». Cela relance une machine grippée, enlisée. La promesse : « je t'aime et il t'attend » ;
- Le tissu des liens : la famille, la fratrie, des associations, des voisins, etc.

En quoi la foi répond-elle à ces manques de raisons de vivre ? Elle permet :

- D'invoquer Dieu, fort, aimant, présent. Pour nourrir la force intérieure : demande de protection en se mettant sous le regard de Dieu, reconnaître que Dieu donne la force de vivre ;
- De se donner une visée : prière pour la paix...pour des réalités concrètes, pour ce qui détend, élargit le regard ;
- D'entendre un appel, une promesse : Dieu donne une espérance, une perspective d'avenir, il croit en nous, Dieu a fait promesse que cela irait mieux ;
- De créer des liens : Dieu est relation, relation d'amour miséricordieux, demande de bénédiction, se mettre sous le regard privilégié de Dieu, pouvoir de guérison, de libération de Dieu.

Christine fait le lien avec l'exposé d'Isabelle : Dieu n'est pas à l'origine du mal pour ces petits. Dieu est le pourvoyeur de la vie. Dieu s'intéresse à l'homme, il est proche de ceux qui souffrent. La souffrance n'est pas souhaitable, mais c'est un chemin avec le Christ. Dieu préfère les pauvres et les pauvres le savent (cf. psaume 27) !

Nous connaissons, tous, des personnes qui, devant le mal ou le malheur, ne se résignent pas, ne se laissent pas paralyser. Elles affrontent un combat personnel (cf. la maturité de ceux qui ont traversé la souffrance), un combat avec les autres (cf. le besoin des autres pour assumer et surmonter la souffrance, enfin un combat dans la foi (cf. la place de Dieu, le rôle de la prière pour combattre et avoir source d'espérance).

« Il est important qu'il puisse y avoir un répondant au mal, sinon l'homme développe l'attitude de responsabilisation à outrance, d'accusation mutuelle : c'est l'ère des procès. La foi offre la possibilité d'une présence originelle, à la fois innocente et répondant du mal » (Marie BALMARY). En s'abstrayant de toute référence transcendante, notre société ne sait plus parler du mal, du pardon, de la culpabilité, car ces mots évoquent trop le Ciel dont elle veut s'émanciper.

Jacqueline LE DIGUER'HER
Membre de l'équipe théologique du CTM, théologienne moraliste
« Croire quand on souffre »
CTM, 8 janvier 2018

Introduction

Isabelle Carlier vous disait dans son apport biblique : *la relation à Dieu est-elle là pour garantir la prospérité et la vie sans souci ? C'est une vision utilitariste de Dieu, presque « marchande », que Job va contester.*

J'emploierai une autre formule : Dieu est-il « une assurance tout risque ? »

La souffrance a-t-elle un sens ? Titre d'un petit ouvrage de X. THEVENOT sur lequel je m'appuie. La souffrance fait partie de l'existence. Le cardinal VEUILLOT (archevêque de Paris, décédé en 1968) disait : « *Nous savons faire de belles phrases sur la souffrance. Moi-même, j'en ai parlé avec chaleur. Dites aux prêtres de n'en rien dire : nous ignorons ce quelle est, et j'en ai pleuré* ». On peut se dire que souffrance et paroles ne vont pas ensemble. Mais, pour autant, il nous faut en parler, réfléchir sur elle. Tout en restant humble devant son mystère, nous dit X THEVENOT. Afin de pouvoir, lorsqu'elle se présente, dévier ses pièges, être moins saisi par l'inattendu.

Il existe différentes formes de souffrance

* **physique diverses.** David LE BRETON (psychiatre) refuse le dualisme douleur (corps) et souffrance (psyché). Il compare ce dualisme à celui du « corps/esprit » occidental. Il est vrai que, lorsque je souffre physiquement, c'est tout mon être qui a mal. Il existe des souffrances physiques qui vous empêchent de réfléchir....

La douleur est une donnée de la condition humaine : nul n'y échappe à un moment ou à un autre. Elle frappe provisoirement ou durablement selon les circonstances. Mais, la plupart du temps, elle est sans autre incidence qu'un malaise de quelques heures, aussitôt oublié dès lors qu'elle s'est retirée. Elle renvoie toujours à un contexte personnel et social qui en module le ressenti. Impossible, dans la vie courante, d'échapper un jour ou l'autre au mal de dos, à une migraine, à un mal de ventre, une angine, une carie, une écorchure, une brûlure, un heurt contre une porte, une chute... La liste n'en finit pas des petits maux qui jalonnent l'existence. Et, paradoxe, parfois pour soigner la maladie ou la plaie, il faut encore avoir mal. Comme la maladie ou la mort, la douleur est la rançon de la dimension corporelle de l'existence. Parce que corps, tout individu est voué à la précarité mais, simultanément, si son corps est destiné au vieillissement et à la mort, il est aussi la condition de la saveur du monde (David LE BRETON, 2006).

La douleur est le privilège et le tragique de la condition humaine ou animale. Même si elle est partagée par tout homme, son paradoxe est d'apparaître toujours comme radicalement étrangère à soi. « *Cette douleur, nous ne pouvons pas l'imaginer comme nôtre avant qu'elle n'arrive. Et c'est à peine si, après qu'elle soit arrivée, nous pouvons nous la représenter comme nôtre.* » (Denis VASSE, 1983, 12.)

- * **psychiques diverses** (dépressions, enfance, deuil, psychosexuelles,)
- * **sociales** : chômage, divorce, injustice/ travail
- * **spirituelles** : crise de la foi, culpabilité, difficultés de la vie relationnelle au quotidien

I. Constat aujourd'hui sociétés occidentales

- Souffrance inadmissible, la mienne ou celle d'autrui ?

Notre rapport à la souffrance est étonnant.

Nous vivons comme si elle ne devait pas exister, comme si elle était contraire à notre nature. En parlant avec diverses personnes, il apparaît que le pire est de voir souffrir les siens, ou autrui. Et que ne voulant pas voir ceci, on préfère même la suppression de la personne. Même implication en cascade concernant la fin de vie. *« En légalisant l'euthanasie ou le suicide assisté, on risque de se préoccuper encore moins des personnes âgées. Je crains aussi que cela n'aggrave la situation déjà intolérable des hôpitaux psychiatriques. » Pierre LE COZ, philosophe, La Croix 3 janvier 2018.*

Si cette tendance individualiste est à l'œuvre depuis si longtemps, comment en expliquer la récente montée en puissance ? *« Le principe d'autonomie s'est radicalisé dans la deuxième moitié du XX^e siècle, conjugué à la naissance du phénomène de la consommation de masse des années 1960 »,* répond Pierre LE COZ. *« Nous avons grandi dans une société où tout est possible, où il est possible de personnaliser les services et les produits. Si j'ai le choix quand je fais mes courses, pourquoi ne l'aurais-je pas dans d'autres domaines de ma vie ? Les médecins deviennent ainsi des prestataires de services et l'enfant tend à être transformé en bien de consommation. Le consumérisme a façonné nos esprits. »*

Le philosophe ne cache pas son inquiétude. *« On en arrive à une logique selon laquelle la liberté individuelle l'emporte clairement et de manière quasi automatique. Mais, si c'est le cas, nous prenons le risque d'aller vers la fin de l'éthique. Un questionnement qui naît d'un conflit entre plusieurs valeurs. Or si l'autonomie ne se heurte plus à rien, on évacue toute dimension morale. »*

- La santé a-t-elle remplacé le salut ?

C'est une question posée par Marie-Jo THIEL, dans son ouvrage *« La santé augmentée, réalisme ou totalitarisme »*.

Nous sommes dans une société de plus en plus médicalisée, des pratiques comportementales se retrouvent dans la sphère médicale. Cela a fortement augmenté dans la 2^e moitié du XX^es, mais les racines sont présentes dès le XVIII^es dans notre société.

Constat :

Il y a une surabondance de l'offre avec les performances techniques.

Il y a une extension du champ de compétence de la médecine et une évolution du concept de santé.

En France 11% du PIB est consacré aux dépenses de santé (5% en 1970)

Souvent les hôpitaux sont les premiers employeurs (leur maintien est un enjeu électoral).

Le philosophe américain Michaël WALTZER relève

« avant l'éternité était un besoin socialement reconnu

maintenant c'est la longévité qui est un besoin socialement reconnu »

L'hôpital est le lieu de la naissance et de la mort pour 2 français sur 3.
Les gens dépensent sans compter (sécurité sociale) pour leur santé.
L'accroissement des savoirs induit de nouveaux métiers ainsi de 1949 à 2008 on est passé de 11 à 30 spécialités médicales.
Le financement de la recherche par les labos pharmaceutiques leur donne un nouveau pouvoir, et va même jusqu'à la création de pathologies : ex le « dysfonctionnement sexuel féminin »
J'oserai dire que la prochaine révision des lois de bioéthique va même mettre en avant « la stérilité sociale », chose à laquelle s'est opposée la France jusqu'à présent. Et ceci remboursé par la Sécurité Sociale ?

De plus en plus de domaines sont investis par le médical.
Et nous allons vers l'utopie de la santé parfaite qui serait l'équivalente du bonheur. Si une grande partie du PIB est attribuée à la santé, ceci est un frein pour d'autres fonctions collectives.
90% des déterminants du capital santé de la population sont non médicaux. Et, ajoute-t-elle, 20 à 40 % des activités médicales sont sans utilité, voire dangereuse pour les patients.
La santé doit être perçue comme une ressource de la vie quotidienne et non le but de la vie.

Il y a un contrôle des populations par rapport à la norme. Et même une culpabilisation de la victime. M.H BECKER souligne que « *la promotion de la santé devient un culte à nous-mêmes et nous attribuons notre bonne santé à notre dévotion* ».
Autre citation du CCNE¹ en 2005, avis n°7 « *le corps médical assure le rôle de régulateur social que les politiques ont abandonné* ».

II. La souffrance a-t-elle un sens ?

- Ecueils à éviter
- Que signifient un certain nombre d'expressions

Non la souffrance n'est pas envoyée par Dieu : cf. l'expression « **Il éprouve ceux qu'il aime** ».

La souffrance déshumanise.
Ce n'est pas la souffrance du Christ qui nous sauve, mais le fait qu'il ait été pleinement aimant, croyant, espérant. Ce qui rachète, c'est ce qui construit et libère l'homme. Dieu croit en moi. Nous sommes invités à rendre notre vie plus humaine malgré la souffrance, à découvrir petit à petit comment accueillir le réel.

Autres expressions : c'est Dieu qui permet ou qu'est-ce que j'ai fait ?
Offrir sa souffrance.... Dolorisme de certaines époques

- **Souffrance rédemptrice ?**

Non à la souffrance rédemptrice (cela reconforte parfois dans un premier temps). Non, elle ne l'est pas (quand on a un corps douloureux, on est aliéné). Ce qui est rédempteur,

¹ CCNE : Conseil Consultatif National d'Ethique

c'est la tentative de rendre encore une fois plus humaine ma vie, alors que j'ai toutes les raisons de me laisser déshumaniser par le mal qui m'arrive. Seul l'amour est rédempteur, jamais la souffrance.

III. De l'Agonie à la Résurrection

Jésus et la souffrance.

Il n'a pas souffert matériellement (soif, faim, ... sauf à des moments très courts), mais il a souffert sur le plan social : montée de la haine, et surtout sur le plan spirituel (incompris par les siens). Il a rejoint le centre de toute souffrance : sentiment d'injustice, de stupidité, d'absurdité, d'abandon.

Comment Jésus a-t-il vécu la souffrance ?

- **Il ne va pas au-devant d'elle** Jn 7, 1-10 (il se planque) *1 Dans la suite, Jésus continua à parcourir la Galilée ; il préférait en effet ne point parcourir la Judée, où les autorités juives cherchaient à le faire périr. 2 Or c'était bientôt la fête juive des Tentés. 3 Ses frères lui dirent : « Passe d'ici en Judée afin que tes disciples, eux aussi, puissent voir les œuvres que tu fais. 4 On n'agit pas en cachette quand on veut s'affirmer. Puisque tu accomplis de telles œuvres, manifeste-toi au monde ! » 5 En effet, ses frères eux-mêmes ne croyaient pas en lui.*

6 Jésus leur dit alors : « Mon temps n'est pas encore venu ; votre temps à vous est toujours favorable. 7 Le monde ne peut pas vous haïr, tandis que moi, il me hait parce que je témoigne que ses œuvres sont mauvaises. 8 Montez donc à cette fête. Pour ma part, je n'y monterai pas, car mon temps n'est pas encore accompli. » 9 Après avoir ainsi parlé, il demeura en Galilée. 10 Mais lorsque ses frères furent partis pour la fête, il se mit en route, lui aussi, sans se faire voir et presque secrètement.

- **angoisse à Gethsémani** « mon âme est triste à en mourir ». Il invite les 3 disciples à prier pour ne pas entrer en tentation comme si lui-même en était menacé à cet instant.

Pascal a souligné qu'il demande à des hommes de le soutenir et de veiller avec lui, chose unique en sa vie. Il demande au Père que la coupe s'écarte de lui, puis tout de suite après abandon à la volonté du Père. Cette prière il la renouvelle par trois fois. Mt 26. S'il n'y avait pas cette première demande, Jésus n'aurait pas partagé nos agonies, il n'aurait pas été vraiment humain. La volonté du Père n'est pas que Jésus meure en croix, mais qu'il aille jusqu'au bout de sa mission. Et ce jusqu'au bout passe par la méchanceté gratuite des hommes qui le rejettent et qui veulent le faire périr.

Les 7 paroles sur la croix. Jésus se décentre de lui-même alors que la tentation lorsqu'on souffre est de se faire un peu le centre du monde.

Il s'intéresse à ses bourreaux : « Père pardonne leur, ils ne savent pas ce qu'ils font »

Il adresse une parole au larron, qui ose une parole de souffrant à souffrant. Le bon larron est le seul à oser lui demander quelque chose. Il lui demande un avenir : l'accueillir dans le Royaume. Et Jésus lui donne cet avenir : « *En vérité, je te le dis, aujourd'hui tu seras avec moi dans le Paradis* ». Ici, la souffrance permet de trouver l'espérance contre toute espérance. A

Marie et à Jean « Voici ton fils, voici ta mère »
« Mon Dieu, Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? »
« J'ai soif »
« tout est accompli » (foi et espérance)

« Père je remets mon esprit, ma vie entre tes mains » il demande un avenir au Père : la Résurrection.

Et un non croyant dit : « celui-ci était vraiment le Fils de Dieu »

Comment humaniser et évangéliser des expériences de souffrance ? Quand on souffre intensément

7

- **les souffrances intenses** (physiques, psychiques) : on est réduit à l'affolement de la bête... pleurs, gémissements... la réflexion ne peut venir qu'après. Le fait d'avoir souffert violemment rend plus humble, plus petit devant ceux qui souffrent (être une présence discrète, ne pas faire de grands discours)

- **la réaction de révolte** (Job) est normale (l'agressivité doit pouvoir s'exprimer). Se révolter contre le destin, ce mal qui est le mien, contre l'absurde qui m'atteint par la souffrance. Il faut pouvoir l'exprimer. Que peut la foi contre cette absurdité ? C'est de croire encore à un avenir, alors que tout paraît bouché, sans issue.

- **régression psychique et renfermement sur soi**. En souffrance, on va dans ses retranchements passés (quand très éprouvés) : il faut réactiver des stades de son histoire où il y a eu plus de paix.

Certains parlent beaucoup d'eux-mêmes, d'autres ont une « relation mystique » avec Dieu. D'autres sont comme un bébé qui mange (nourriture, alcool)

D'autres se réfugient dans le travail

D'autres dans la jouissance sexuelle, la jalousie...

Il ne faut pas éliminer tout cela trop vite : cela peut être une protection de la personnalité. Mais il ne faut pas s'y enfermer, il faut les nommer. Les régressions nous rappellent que dans chaque adulte, il y a une part d'ombre.

Il nous faut accepter de ne pas pouvoir vivre sans les autres, ce qui va à l'encontre du sacro-saint principe d'autonomie de notre société.

Jésus sur la croix ne se centre pas sur lui mais sur Marie, Jean, le larron.

La sainteté ne s'identifie pas avec l'équilibre humain. La sainteté c'est là où je suis, là où j'en suis. Nous pouvons accueillir Dieu pour progresser en humanité, grâce à lui.

• **La désespérance** : Jérémie « si j'avais pu ne pas naître »

Une attitude devant la souffrance peut être un sentiment d'abandon, de gâchis, de solitude. Dans l'abîme, cela fait du bien de faire mémoire de ce que Dieu a fait pour moi. Il faut regarder Jésus qui mène le combat d'espérance au fond du sentiment d'abandon. Il faut demander à Dieu, la force d'aller vers l'autre et de pouvoir lui dire : « tu sais je touche le fond ».

X THEVENOT rappelle que l'on dit aux malades « **offrez vos souffrances** ». La souffrance ne plaît pas à Dieu ou alors il serait sadique. Alors qu'est-ce qui plaît à Dieu ? C'est qu'au cœur de mes souffrances, je cherche à m'humaniser. Il faudrait dire (remarquez : on est en-je et non en vous) : « offrir le don que Dieu me fait pour m'humaniser, au cœur même des souffrances qui me déshumanisent »

La souffrance comme expiation, dans le sens je paie une amende ? Bibliquement expiation signifie reconstituer une relation. Se laisser réconcilier par Dieu. C'est le Christ qui nous réconcilie. Dieu veut nous pardonner, c'est-à-dire nous faire don d'un avenir, alors même que j'ai envie de me laisser couler dans la souffrance.

IV. Sacrement des malades (aide de l'Eglise)

« Par cette onction sainte, que le Seigneur, en sa grande bonté, vous reconforte par la grâce de l'Esprit Saint. Ainsi, vous ayant libéré de tous péchés, qu'il vous sauve et vous relève » rituel de 197. Je m'appuierai et terminerai par une catéchèse du pape François sur l'onction des malades. A chaque fois, il la rapproche de la parabole du « Bon Samaritain » dans l'Evangile de Luc (10,30-35). A chaque fois que nous célébrons ce sacrement, le Seigneur Jésus, dans la personne du prêtre, se fait proche de celui qui souffre, qui est gravement malade ou âgé.

La parole dit que le Bon Samaritain prend soin de l'homme souffrant en versant sur ses blessures de l'huile et du vin. L'huile nous fait penser à ce qui est béni par l'évêque chaque année, à la Messe chrismale du Jeudi Saint, en vue précisément de l'Onction des malades. Le vin, lui, est signe de l'amour et de la grâce du Christ qui jaillissent du don de sa vie pour nous et s'expriment dans toute leur richesse dans la vie sacramentelle de l'Eglise. Enfin, la personne souffrante est confiée à un aubergiste, afin qu'il puisse continuer à prendre soin d'elle, quoi qu'il lui en coûte. Maintenant, qui est cet aubergiste ? C'est l'Eglise, la communauté chrétienne, c'est nous, à qui chaque jour le Seigneur Jésus confie ceux qui sont affligés, dans leur corps ou leur esprit, pour que nous continuions à verser sur lui, sans compter, toute sa miséricorde et son salut.

2. Cette mission est réaffirmée de manière explicite et précise dans la lettre de Jacques, dans laquelle celui-ci recommande : « L'un de vous est malade ? Qu'il appelle les Anciens en fonction dans l'Eglise : ils prieront sur lui après lui avoir fait une onction d'huile au nom du Seigneur. Cette prière inspirée par la foi sauvera le malade : le Seigneur le relèvera et, s'il a commis des péchés, il recevra le pardon. » (5,14-15). C'est donc une pratique qui existait déjà au temps des apôtres. Jésus a en effet enseigné à ses disciples à avoir la même prédilection pour les malades et pour les souffrants et il leur a transmis la capacité et le devoir de continuer à étendre, en son nom et selon son cœur, ce réconfort et cette paix, à travers la grâce spéciale d'un tel sacrement. Mais ceci ne saurait nous faire tomber dans la recherche obsessionnelle du miracle ou dans la présomption de pouvoir obtenir toujours et de toute façon la guérison. Ce sacrement est une garantie que Jésus est proche du malade mais aussi de la personne âgée, car chaque personne âgée, chaque personne de plus de 65 ans, peut recevoir ce sacrement, grâce auquel Jésus lui-même s'approche de nous.

3. Quand quelqu'un est malade, on se dit parfois : « appelons le prêtre pour qu'il vienne ». « Non, cela va porter malheur, ne l'appelons pas », ou alors : « le malade va prendre peur ». Pourquoi pensons-nous cela ? Parce qu'il y a un peu cette idée, qu'après le prêtre, les pompes

funèbres arrivent. Et cela n'est pas vrai. Le prêtre vient pour aider le malade ou la personne âgée, c'est pourquoi la visite des prêtres aux malades est si importante. Il faut appeler le prêtre, le faire venir près du malade et lui dire : « venez, donnez-lui l'onction, bénissez-le ». C'est Jésus en personne qui arrive pour soulager le malade, pour lui donner des forces, pour lui donner l'espérance, pour l'aider ; et pour lui pardonner aussi ses péchés. Et c'est très beau !

Et il ne faut pas penser que c'est un tabou, car il est toujours beau de savoir qu'au moment de la douleur et de la maladie nous ne sommes pas seuls : le prêtre et ceux qui sont présents, lors de l'Onction des malades, représentent en effet toute la communauté chrétienne qui, comme un seul corps, se rassemble autour de celui qui souffre et autour de ses proches, alimentant en eux la foi et l'espérance, et les soutenant par la prière et la chaleur fraternelle. Mais le réconfort le plus grand vient du fait que c'est le Seigneur Jésus lui-même qui se rend visible dans le sacrement, qui nous prend par la main, nous caresse comme il le faisait avec les malades et nous rappelle que désormais nous lui appartenons et que rien – ni même le mal et la mort – ne pourra jamais nous séparer de Lui.

Avons-nous cette habitude d'appeler le prêtre, de le faire venir pour qu'il donne à nos malades – je ne dis pas aux malades qui ont la grippe, pendant trois ou quatre jours, mais quand il y a une maladie sérieuse – mais aussi à nos personnes âgées, ce sacrement, ce réconfort cette force de Jésus pour continuer à avancer ? Faisons-le !